

sa mort. La renommée m'a appris qu'il était hautement estimé dans sa propre localité, et partout ailleurs où il était connu, à raison des belles qualités qu'il possédait, et que, comme homme politique, il avait une très grande influence. D'autres honorables messieurs qui l'ont connu plus intimement, et qui l'ont rencontré ici, au Sénat, pourront mieux que moi en parler plus longuement.

La mort de l'autre honorable sénateur auquel j'ai fait allusion—sir David Macpherson—est arrivée il y a à peine quelques jours. Il était aussi un homme politique distingué, et ceux qui partageaient ses convictions avaient de fortes raisons de l'apprécier très hautement. Mais je l'ai connu moi aussi ; je l'ai connu comme homme d'affaires ; je l'ai connu comme personnalité sociale, je l'ai connu également sous d'autres rapports, et j'ai été à même de me former une très haute opinion de son habileté. C'était un homme bien au-dessus de la moyenne. Il possédait une intelligence exceptionnellement lucide. C'était un homme très influent et très actif dans tout ce qu'il entreprenait. C'était aussi un homme aimable, possédant les qualités du cœur qui le rendaient sympathique à tous ceux qui l'approchaient. Pendant les dernières années de sa vie, la maladie l'a obligé de passer la plus grande partie de son temps à l'étranger. Mais le Canada n'en était pas moins sa patrie d'adoption, comme c'était aussi le pays qu'il affectionnait le plus. Il vint au Canada encore tout jeune, et c'est ici qu'il acquit la fortune et les honneurs. Je m'attache davantage à faire son éloge, parce que son amour pour ce pays était tel qu'il ne craignit pas de risquer sa vie pour visiter une fois de plus son foyer et sa famille.

D'autres honorables messieurs seront, je suppose, en état d'en dire plus que moi sur le compte de sir David Macpherson. Néanmoins, je crois que je n'aurais pas fait connaître suffisamment mes sentiments à son égard, si je n'en avais pas fait l'éloge que l'on vient d'entendre.

L'honorable sir MACKENZIE BOWELL. Le pénible devoir accompli par l'honorable sénateur qui vient de parler, m'a été imposé à chaque session depuis que j'ai l'honneur d'occuper un siège au Sénat.

C'est une tâche pénible d'avoir à parler de la mémoire de ceux avec lesquels nous avons été très intimement liés, comme je l'ai été pendant plus d'un demi-siècle, avec l'un des honorables messieurs dont on vient de faire

l'éloge : Je veux parler de l'honorable Robert Read. Tout jeune homme encore, ça été ma bonne fortune de lier connaissance avec lui, lorsqu'il vint au Canada, en 1836. A cette époque il avait déjà le caractère décrit par l'honorable leader de cette Chambre. Il était l'un de ces hommes toujours empressés, en autant que ses moyens le lui permettaient, à aider non seulement ses propres compatriotes, mais tous et chacun de ceux qui venaient en contact avec lui, et qui réclamaient son appui. Je n'ai guère besoin de dire aux sénateurs qui ont siégé ici pendant un certain nombre d'années, et qui ont eu le plaisir de faire sa connaissance et de se lier avec lui, qu'il était l'un des rares hommes qui considèrent que leur parole vaut un engagement écrit, ne faisant aucune distinction de nationalité ou de croyance religieuse, quand il était appelé à aider ses semblables. Il avait de fortes convictions, comme l'a dit l'honorable chef de la droite ; il était l'un de ces hommes politiques qui ne dévient jamais, croyant que la politique du parti dans les rangs duquel il marchait, était la plus avantageuse au pays. Entendre, comme nous l'avons fait ce soir, l'éloge de ceux qui nous ont laissés, avec lesquels nous avons travaillé, et que nous avons appris à respecter, quelles qu'aient été leurs opinions politiques ou religieuses, prouve, je crois, l'un des bons côtés du cœur humain. Il n'y a pas un homme au Canada qui regrettera plus que moi l'honorable Robert Read. Il a été pour moi un ami personnel et politique, sûr, constant et dévoué, et je crois pouvoir dire avec certitude, qu'il ne me sera pas donné de sitôt de rencontrer un autre homme en qui je pourrai avoir la même confiance, et que je respecterai davantage. J'ai bien connu ses succès en affaires, ainsi que les relations sociales qu'il avait établies avec la population de la partie du pays où il demeurait. J'ai connu aussi la grande influence qu'il exerçait. Je ne puis donner de meilleures preuves de cette influence, que le succès qui marqua son entrée dans la vie publique en 1862, lorsqu'il fut candidat à la représentation de la division de Quinté dans le Conseil législatif.

Comme la chose est bien connue de ceux qui étaient dans la vie publique alors, et de ceux aussi qui connaissent l'histoire de ce pays, lors de la confédération, un arrangement fut conclu en vertu duquel il devait y avoir entre les deux partis une égale division des sièges au Sénat. Les conservateurs